

CULTURES LYCEENNES

La tyrannie de la majorité

Dominique Pasquier

INTRODUCTION

Qu'est-ce qui a changé dans le rapport des jeunes générations à la culture ? L'auteur va tenter de répondre à cette question en s'intéressant aux pratiques médiatiques et aux nouveaux modes de communication à distance, principalement le téléphone portable et Internet. En effet, ces pratiques quotidiennes illustrent le fait que les relations entre adolescents se prolongent en dehors de l'école et s'insinuent dans la vie au sein de la cellule familiale.

Même dans la sociologie de l'éducation habituellement centrée sur les inégalités sociales, les travaux qui ont une approche de « l'intérieur » comme ceux de François Dubet, la question des pratiques liées aux médias ou aux nouvelles technologies n'a pas du tout la place qu'elle occupe de fait dans la vie sociale des élèves. Pourtant la culture au sens large continue d'être un élément clé du rapport à l'école même si le schéma que Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ne fonctionne plus sur les mêmes bases. Les parents sont peut-être plus sensibles à l'échec scolaire qu'au rapport de leurs enfants à la culture car l'obligation culturelle en famille s'est considérablement relâchée. Si la famille n'a évidemment pas cessé de jouer son rôle de socialisation, elle a indéniablement perdu de son pouvoir à agir comme institution contraignante.

Au niveau de la sociologie de la culture, les pratiques liées de près ou de loin aux médias sont peu analysées si ce n'est pour constater leur progression spectaculaire dans le portefeuille culturel des jeunes générations. C'est pourquoi Olivier Donnat propose de parler de « culture jeune ». Finalement, la sociologie de la famille, de l'éducation et de la culture permettent de comprendre le rôle grandissant de la culture de masse dans l'organisation des sociabilités juvéniles. Ces trois courants évoquent un même phénomène : la discontinuité générationnelle qui s'est amorcée dans les années de l'après-guerre est devenue aujourd'hui un fait social majeur. Et, à travers elle, se pose la question de la transmission culturelle des parents aux enfants.

La mutation des relations parents/enfants et la transformation du paysage scolaire ont eu un effet spiral et ont contribué à accroître le poids des relations entre pairs dans les processus de socialisation. L'allongement des études a des conséquences sur les « calendriers » de la vie, c'est pourquoi Olivier Galland parle « d'adolescence interminable ». Au final, il existe beaucoup plus de points communs entre les jeunes des différents milieux sociaux que dans les générations précédentes. Tous vont maintenant à l'école. Comme le rappelle François Dubet, la massification scolaire a eu pour effet d'étendre l'adolescence à d'autres groupes sociaux.

Les analyses du livre se fondent sur une étape de la scolarité : le lycée. Les lycéens qui font l'objet de l'enquête ont entre 15 ans et 21 ans, mais l'essentiel est qu'ils vivent au quotidien dans une organisation sociale spécifique, avec des règles et des interdits établis par l'institution, et des modes de vie dictés par les plus âgés de la cohorte, que les plus jeunes apprennent d'abord à décoder puis à suivre.

Comme il s'agit d'un travail sur les pratiques culturelles liées aux médias, le choix d'un palier précis semble pertinent. Il y a une sorte de « bizutage culturel » lors du changement de seuil scolaire. C'est un apprentissage social qui se fait vite, même s'il est complexe car les règles évoluent, la même pratique pouvant être ridiculisée à un moment et admise plus tard. Tout un univers de règles est émis par les groupes des pairs et non par les parents. Ces deux univers entrent plus ou moins en rivalité selon les moments.

L'enquête :

Elle s'est déroulée entre 2001 et 2002 dans trois lycées généraux et technologiques de Paris et sa grande banlieue. Chaque établissement a un profil particulier : le premier est un lycée d'enseignement général dans Paris avec des élèves issus de milieu favorisés ; le deuxième est un établissement qui propose peu de filières générales mais un grand nombre d'options technologiques et qui recrute dans des milieux socialement défavorisés ou des classes moyennes inférieures ; le troisième est un établissement d'enseignement mixte de la banlieue sud avec des élèves de milieux favorisés ainsi que des classes moyennes et moyennes inférieures. L'enquête a été réalisée en deux temps. D'abord un questionnaire qui portait sur l'ensemble des pratiques culturelles et des pratiques de communication. Puis des entretiens qui mettaient l'accent sur les pratiques de sociabilité en cherchant à comprendre leurs liens avec les pratiques culturelles et les pratiques de communication connues grâce aux réponses au questionnaire. La présence d'un établissement très sélectif de centre-ville associée à l'absence de lycées professionnels produit un résultat où les classes sociales sont surreprésentées. Ce travail a pour objectif la réflexion sur la question de la transmission culturelle dans des contextes de mixité sociale différents.

Pourquoi le lycée plutôt que le collège ? Les élèves de collège n'ont pas tous acquis la même autonomie vis-à-vis des prescriptions parentales. Au lycée, le problème se pose peu. A l'âge de seize ans, les élèves bénéficient d'une grande liberté dans le choix de leurs pratiques de loisir, de leurs vêtements, de leurs fréquentations, et même, dans certaines limites, de leurs sorties. L'autonomie des lycéens semble être plus grande. Le lycée est un lieu où le niveau d'interconnaissance est beaucoup plus élevé que celui de l'université. Pendant plusieurs années, le lycéen va côtoyer les mêmes personnes et devoir évoluer dans un cadre où la surveillance, surtout à propos des histoires sentimentales, est constante. Très peu d'éléments de sa vie personnelle peuvent échapper au regard des autres. Au lycée, il se passe beaucoup de choses qu'un observateur extérieur ne peut pas voir ou comprendre. Il s'agira donc ici d'étudier concrètement comment certaines pratiques culturelles plutôt que d'autres peuvent faire ou défaire le lien social face à des interlocuteurs situés. C'est à partir d'une multitude de choix quotidiens que se trament et se manifestent des processus sociaux plus larges qui touchent à la cohabitation des générations ou des sexes.

Les recherches de la sociologie de l'éducation sont celles qui abordent une des questions essentielles de cet ouvrage : la pression des groupes sur les choix individuels. L'école est un lieu où les préférences culturelles se tordent sous la pression des exigences collectives ; où le refus du téléphone portable ou d'Internet prend des allures d'anomalie sociale par exemple. Toutes les hiérarchies culturelles ne se valent pas, mais, sur cette scène particulière de l'école, elles sont condamnées, au fil des interactions, à subir des retournements qui débordent les choix individuels.

Face au groupe de pairs, les lycéens sont bien loin de pouvoir s'exprimer comme ces « individus sujets » que la sociologie postmoderne décrit, bien souvent d'ailleurs sans se soucier du poids des déterminismes sociaux. A lycée, la normativité est forte : sur chaque pratique individuelle pèse le regard des autres, et l'affirmation des choix ou des préférences est l'objet d'un travail de représentation sur la scène sociale. Si les parents ont perdu une grande partie de leur pouvoir de prescription, la liberté gagnée dans la cellule familiale n'a pas d'équivalent sur le terrain social de l'école, où il est fort difficile de vivre positivement la moindre différence. C'est un des paradoxes importants de la culture juvénile actuelle qu'Hannah Arendt dénonçait déjà : « L'enfant dans ce groupe est dans une situation pire qu'avant, car l'autorité du groupe, fût-ce un groupe d'enfants, est toujours plus forte et beaucoup plus tyrannique que celle d'un individu, si sévère soit-il. [...] Affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a donc pas été libéré, mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité. ».

1) Parents/Enfants : une crise des transmissions culturelles ?

La transmission culturelle entre générations est différente de celle d'il y a une dizaine d'années. Dans les années 60, l'accent était mis sur la reproduction comme dans *Les héritiers* de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron. Ils y montrent que ce sont plus les inégalités devant la culture qui expliquent la difficulté

des enfants originaires des familles non favorisées à franchir les différentes étapes du parcours scolaire. La culture de l'élite est en parfaite adéquation avec la culture de l'école et les habitus des enfants issus des classes dominantes est en affinité avec celui des enseignants : c'est le capital culturel possédé par les classes sociales supérieures qui facilite la réussite scolaire. Les élites ont une plus grande facilité à transmettre la culture : visite de musées, bibliothèque à la maison... Plus tard dans La distinction Pierre Bourdieu fait de la culture consacrée la clef de voûte des stratégies de distinction et de domination symbolique et affirme que les classements culturels consolident les classements sociaux.

Dans les années 90, une autre version arrive. Les mécanismes qui assuraient aux élites une reproduction à l'identique semblent s'être enrayés : les enfants issus des classes moyennes supérieures et des classes favorisées prennent plus de distance avec la culture consacrée. Le modèle de Pierre Bourdieu dans La distinction ne se vérifie plus. Pour Olivier Donnat, cette rupture est due aux importantes transformations des années 80, durant lesquelles s'est radicalisé un processus de synergie entre les industries culturelles de la publicité et des médias. Les mécanismes qui assuraient la reproduction du contenu et des fonctions de la culture consacrée sont enrayés. On peut ainsi accéder au théâtre par la télévision ou faire de la lecture de bandes dessinées une pratique distinctive.

Plus encore, Olivier Donnat montre que l'univers culturel des jeunes générations se distingue très nettement de celui de leurs aînés. Il y a un recul de la culture consacrée chez ses adolescents, ce qui est paradoxale dans la mesure où ces jeunes sont scolarisés plus longtemps. Les jeunes font part d'un plus grand éclectisme dans leurs choix culturels, par exemple au niveau de la musique. L'écoute musicale s'est popularisée, de même que l'écoute de la musique classique grâce à l'industrie du CD dans les années 80.

La lecture semble avoir perdu une partie de son pouvoir distinctif au sein de l'univers de l'adolescent et le livre n'est plus un enjeu majeur dans les stratégies de différenciation mises en oeuvre par les jeunes issus de milieux défavorisés. D'après l'enquête de Christian Baudelot les valeurs littéraires de la culture scolaire sont fortement concurrencées, dans l'école, par la culture scientifique et, en dehors de l'école, par d'autres médias. La lecture s'est considérablement transformée et les jeunes d'aujourd'hui délaissent les titres du patrimoine littéraire pour les titres à succès portés par le groupe de pairs.

Olivier Galland montre même que la divergence générationnelle est d'autant plus forte que le niveau d'études est élevé. La société des jeunes semble se détacher d'une partie de son histoire culturelle et de ses valeurs, au nom d'une autonomie générationnelle revendiquée des goûts et des choix culturels et au nom de valeurs qui mettent en avant l'authenticité, l'expression de soi et la communication interpersonnelle. L'idée selon laquelle « les jeunes, après avoir manifesté des goûts assez exclusifs au moment de l'adolescence, notamment en matière d'écoute musicale, seraient tentés de se rapprocher de formes culturelles plus classiques et de renouer ainsi en quelque sorte avec le goût de leurs parents, trouve aujourd'hui ses limites.

Du coup, on peut se demander s'il ne faut pas désormais analyser la question de la culture chez les jeunes avec d'autres outils que ceux de la transmission entre générations. Celle-ci avait un sens lorsque les pratiques culturelles des jeunes se jouaient dans l'articulation avec celles de leurs parents. Edgar Morin, lui, affirme que la culture de masse est porteuse de nouvelles valeurs sociales par des groupes dominés comme les jeunes ou les femmes. Ainsi, le paysage d'aujourd'hui n'est plus compréhensible si on ne l'envisage que sous l'angle des relations entre générations et transmissions de capital culturel. Cette culture « jeune » se développe en parallèle, en affichant une indifférence de plus en plus marquée à l'univers culturel des générations précédentes. C'est à l'école que cela pose problème car la culture scolaire reste en grande partie fondée sur son lien à la tradition humaniste.

L'enquête présentée dans le livre porte sur des jeunes dont les parents sont issus des cohortes de la fin du baby-boom. Ces jeunes sont nés dans les années 80 au moment où s'opèrent de grandes transformations dans la famille et à l'école

Premier constat : les structures familiales ont évolué. Les sociologues pointent deux grandes transformations : le déclin du mariage et celui de l'autorité comme mode d'éducation. Le modèle du couple vivant avec ses enfants reste majoritaire mais n'est plus une norme : couples divorcés, famille

recomposées, familles monoparentales. Ces formes d'instabilités familiales font que les enfants sont confrontés à des situations nouvelles et les relations entre les générations sont perturbées. C'est aussi dans les années 80 que vont s'affirmer de nouveaux modes de régulation familiale suite à mai 68. Les parents sont soucieux de ne pas élever leurs enfants selon les principes éducatifs en cours au moment de leur enfance. On passe du modèle de l'autorité à celui du contrat, du respect des normes dictées par les adultes à celui de l'expression et de la valorisation des individualités. Pour François de Singly ce nouveau principe normatif : « rend possible l'individualisation de l'individu contemporain » et « crée les conditions pour que l'enfant participe à la formation de sa propre identité ». Même si l'on peut estimer que ce modèle souple de la relation parents/enfants est surtout présent dans les classes moyennes et supérieures ; les sociologues de la famille ne le soulignent en général pas assez; il semble avoir acquis suffisamment de poids dans les représentations collectives pour affecter indirectement les milieux sociaux où il est peu présent dans les pratiques effectives. La famille contractuelle jouit d'une grande popularité auprès des enfants. En général, les jeunes entretiennent de bonnes relations avec leur entourage familial. Sur ce fond de relations pacifiées, la cohabitation culturelle est de mise, encouragée, ainsi que nous le verrons par de nouvelles possibilités d'individualisation des pratiques au sein même du domicile.

Deuxième constat : la massification scolaire. L'allongement de la scolarité est un phénomène constant pendant le XXème siècle, au cours duquel l'âge moyen de fin d'études est passé de onze ans et demi à dix-huit ans et demi. Aujourd'hui; on est donc loin du système de forte sélection sociale décrit dans Les héritiers, système dans lequel seuls les enfants issus des classes supérieures et une partie de ceux issus des classes moyennes pouvaient espérer avoir un cursus scolaire long. Même si le phénomène de massification ne doit pas camoufler d'autres modes de sélection sociale à l'école : de nouvelles formes de ségrégation scolaire sont apparues, en lien étroit avec le processus de ségrégation spatiale. La préoccupation grandissante des parents pour la scolarité de leurs enfants détermine largement la mobilité et le choix résidentiel des familles. Les inégalités sociales face à l'école ne sont pas réduites, elles se sont déplacées vers le haut, en même temps que la scolarité s'allongeait. Le paysage scolaire est donc différent et la population des jeunes diplômés est beaucoup plus hétérogène socialement du fait même de son augmentation.

Troisième constat : la transformation des pratiques culturelles des jeunes. L'offre de produits culturels à destination des publics jeunes a beaucoup changé. Cela se vérifie aussi bien dans le secteur des médias dits « traditionnels » que dans celui des nouvelles technologies.

Quelques exemples :

La radio. Les jeunes ont aujourd'hui leurs propres stations de radio, elles représentent un secteur économique puissant et vont jusqu'à menacer les grandes radios généralistes. **La télévision** s'est adaptée en mettant en place des programmes adaptés à chaque type de public dont les jeunes. **La presse** pour les jeunes qui a connu un véritable essor quantitatif dans les années 90 et qui couvre des problématiques sans cesse plus nombreuses.

Dans le secteur des technologies digitales. Les jeux vidéo. Les ordinateurs achetés par les adultes mais souvent sous la pression des jeunes de plus en plus souvent utilisateurs. Les téléphones portables et leurs habillages. Les fabricants l'ont compris, les jeunes sont leaders en matière d'innovation et c'est chez eux que se font et se défont les modes.

Les jeunes disposent donc désormais d'une culture commune prolifique. Le livre, fondement de la culture scolaire, est le grand absent de cet univers. Et les parents les principaux exclus. La culture jeune existe depuis longtemps, mais elle n'a jamais autant échappé au contrôle des adultes ni n'a été aussi organisée par l'univers marchand.

-Nouveaux territoires individuels

Les médias sont un bon objet pour étudier concrètement la transformation des relations entre générations. D'une part, les modes de pratique expriment un état des rapports au sein de la famille. On

peut donc partir des pratiques et de leurs contextes précis pour analyser les dynamiques familiales. On peut aussi s'intéresser à la manière dont les pratiques construisent les relations plutôt qu'elles ne les expriment. Dans les deux cas, les médias peuvent être un moyen, parmi d'autres, pour en savoir plus sur la construction des relations entre les générations.

L'histoire des pratiques médiatiques depuis les années 50 est marquée par un double mouvement de privatisation et d'individualisation. **La privatisation** a eu pour effet de transférer dans le cadre domestique un certain nombre de pratiques qui s'opéraient avant dans les lieux publics, par exemple, à l'arrivée de la télévision, les mères l'utilisent pour limiter les sorties de leurs époux dans les pubs. **Le processus d'individualisation** va dans le sens d'une spécialisation des lieux et de modes de pratique au sein du foyer. Les pratiques individuelles ont supplanté les pratiques collectives, par exemple, avant il n'y avait qu'un poste de télévision et toute la famille se réunissait devant pour regarder le même programme. Aujourd'hui c'est différent et il en va de même pour les ordinateurs où les adolescents ont désormais mis en place des stratégies d'individualisation (possession de répertoires ou de dossiers réservés, propre code d'accès, adresse e-mail personnelles...).

La progression des usages individuels est plus forte chez les jeunes générations. L'individualisation des pratiques, souvent constatée à propos de la télévision, est un mouvement de fond qui touche aussi la radio, l'écoute musicale et même la lecture d'imprimés. Les chambres des jeunes sont aujourd'hui de véritables univers technologiques. Les familles possèdent désormais plusieurs postes de télévision et l'ordinateur et les consoles de jeux ont fait leur apparition dans les chambres des jeunes. L'arrivée des téléphones portables a contribué à individualiser plus les moyens de communication avec l'extérieur : les parents ont perdu ce moyen d'information sur les réseaux amicaux de leurs enfants.

L'individualisation des équipements ne signifie pas la fin des pratiques collectives, surtout dans les milieux populaires, surtout dans le cas de la télévision. Même s'il y a plus de postes dans les milieux populaires, la télévision reste néanmoins un important outil de médiation familiale et les enfants d'origine familiale défavorisés disent plus souvent regarder la télévision tous ensemble en famille que ceux des familles les plus favorisées. Si le processus d'individualisation des équipements est indéniable, il ne conduit pas à une totale individualisation des pratiques.

Ce double processus de privatisation et d'individualisation serait une réaction des parents à la montée de l'insécurité dans les lieux publics, ou, pour être plus exact, à leur perception, en réalité démesurée, de ces phénomènes d'insécurité. Beaucoup de parents estiment que dans leur environnement géographique direct, leurs enfants courent des risques plus importants qu'à l'époque de leur propre jeunesse. Ils restreignent donc les activités à l'extérieur et cherchent à offrir plus d'activités de loisirs dans le cadre domestique. En France, ce modèle n'existe que dans les cités périurbaines où, le repli sur le foyer est net, surtout pour les filles.

Les parents savent aujourd'hui moins bien se servir des nouvelles technologies de communication que leurs enfants. C'est presque systématiquement le cas dans les familles défavorisées. C'est moins vrai dans les familles d'origine moyenne supérieure ou favorisées dans lesquelles les parents ont acquis des compétences informatiques au travail. La transmission des apprentissages et des usages se fait en sens inverse, des enfants vers les parents, ce qu'on appelle la « **rétrosocialisation** ». C'est les jeunes qui effectuent donc la plupart des mises à jour et qui dépannent quand il y a un problème avec l'ordinateur.

Dans le secteur des médias dits « traditionnels », les parents se heurtent au problème du contenu. Aujourd'hui la profusion de produits culturels à destination des jeunes est trop grande et **il est donc devenu difficile voire impossible de contrôler les contenus**. En dehors de quelques programmes qui font scandale et déclenchent des campagnes de presse susceptibles d'inciter les parents à s'inquiéter du contenu, les adultes ignorent ce que regardent, écoutent ou lisent leurs enfants. Il en va de même avec les jeux vidéo et l'utilisation d'internet. **Du coup, les parents renoncent à se battre pour contrôler les contenus**. Si ce principe est maintenu au niveau des discours, il est de fait peu mis en application, sauf auprès des très jeunes enfants. Il en va ainsi pour la question de la violence des programmes. Ils disent surveiller ce que leurs enfants regardent et interdire les émissions trop violentes mais dans les faits c'est

rarement vrai. Le contrôle des contenus porte surtout sur des programmes regardés en famille le soir, qui peuvent être jugés violents et non sur le contenu de certains dessins animés car ces interdits sont beaucoup plus difficiles à mettre en œuvre face à certains arguments des enfants : « tous mes copains le regardent ». En ce qui concerne **les contenus d'internet**, très peu de parents exercent un contrôle car il est difficile à mettre en place. Certaines adolescentes iront par exemple chatter sur internet en attendant le retour du travail de leurs parents et donc être confrontées à des dangers. Le dernier terrain sur lequel **les parents tentent d'imposer une politique limitative est le temps passé à utiliser les différents médias**. En effet, pour les parents, les heures passées devant un écran sont perçues comme autant de temps pris sur celui qui devrait être consacré au travail scolaire. Tous les médias inquiètent les parents dès lors qu'ils sont consommés de façon excessive. Or les règles concernant la durée sont particulièrement difficiles à faire respecter car une partie des activités se fait dans la chambre de l'enfant, ce qui limite les possibilités de contrôle. Une nouvelle forme de contrôle est apparue avec le développement de l'internet domestique et de la téléphonie mobile : **le contrôle sur les coûts**. Les parents, qui se retrouvent parfois avec une facture impressionnante, bloquent l'accès à internet ou au téléphone. Le paysage médiatique familial est donc fait de conflits, d'alliances, de négociations. Toutes ces interactions expriment et reflètent des dynamiques qui existent au sein de chaque famille et que les négociations autour des usages permettent de formaliser. A chaque fois, l'enjeu est certes d'avoir un accès privilégié à un média ou à un programme, mais plus fondamentalement aussi de marquer son territoire dans le foyer, d'exprimer son individualité.

-La culture de masse et l'école

Les travaux sur la désaffection juvénile pour les pratiques culturelles légitimes posent peu la question de relation à l'école alors qu'ils interrogent souvent sur la relation entre niveau de diplôme et type de pratiques culturelles. Au final, c'est bien souvent l'éclectisme qui domine les pratiques : on peut par exemple aimer le foot et la philosophie. De plus, l'école elle-même en privilégiant de plus en plus l'acquisition d'une culture scientifique ou technique, a quelque peu bouleversé les hiérarchies qui mettaient au sommet les apprentissages de type humaniste. Ainsi, les travaux récents s'accordent à décrire une cohabitation relativement pacifique, du point de vue statistique, entre culture scolaire et culture de masse. Tout se passe donc apparemment comme si aimer la littérature ou la musique classique ou fréquenter les musées et les théâtres étaient des pratiques de moins en moins « rentables » en termes scolaires. Pour réussir à l'école, il ne serait plus nécessaire de posséder ce « curriculum caché » dont parlaient Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *Les héritiers*. Les choses ne seraient toutefois pas aussi simples que cela car il semblerait que certaines enquêtes passent à côté d'un phénomène important. Chez les jeunes, comme dans d'autres groupes, mais sans doute plus nettement que dans d'autres groupes, on peut repérer un petit noyau de **pratiquants « intensifs »**. Ce sont des individus qui acceptent de consacrer à une pratique un temps nettement supérieur à la moyenne : ce temps peut être passé à lire des livres, à regarder la télévision ou à faire des jeux vidéo. On constate que les joueurs intensifs de jeux vidéo comme les gros consommateurs de télévision entretiennent une mauvaise relation à l'école : ils sont proportionnellement plus nombreux à déclarer s'y ennuyer, ne pas aimer les professeurs et ne pas trouver d'intérêt aux programmes qui sont enseignés. Chez les gros lecteurs de livre, c'est exactement l'inverse qui se produit : le rapport à l'école est meilleur que la moyenne. On peut faire l'hypothèse que la réussite scolaire continue d'entretenir des liens plus forts avec la culture consacrée que les enquêtes ne permettent pas de le montrer. Mais c'est moins en termes de pratiques que d'approches du savoir et de respect des hiérarchies culturelles. Si l'école affiche une relative tolérance à l'égard de l'éclectisme des pratiques culturelles, elle n'en a pas moins maintenu un modèle d'apprentissage qui favorise les élèves qui sont capables d'entretenir un rapport à la culture sur le modèle encyclopédiste. Ce modèle peut difficilement se maintenir dans une génération qui a connu depuis toujours une hybridation forte des formes culturelles car il suppose un encadrement parental constant et des modes de scolarisation très particuliers. C'est ce que laisse penser la comparaison entre les lycéens

d'origine favorisée qui fréquentent le lycée sélectif du centre de Paris et ceux de la même origine sociale qui sont scolarisés dans un établissement de la grande banlieue. Il s'agit donc d'une population socialement homogène, ils ont tous des parents susceptibles de leur transmettre les formes cultivées du rapport à la culture, mais leur expérience de l'école s'inscrit dans un cadre de forme homogamie sociale dans un cas, de relative mixité sociale dans l'autre.

Dans un univers scolaire où la mixité est la règle, le lycée Boileau est une exception avec plus de 80% des enfants issus de milieux sociaux favorisés. L'entrée dans ce lycée se fait de manière sélective et les élèves de Boileau savent très bien que leurs parents ont dû déployer de nombreuses stratégies pour qu'ils puissent y entrer. De leur côté, ces lycéens que François Dubet appelle les « vrais lycéens » ont accompagné cet effort familial par un sérieux scolaire sans relâche. Ils représentent une sorte d'archétype de l'encadrement culturel par la famille, avec des occupations parascolaires qui laissent très peu de temps libre et des loisirs qui se placent le plus souvent possible dans une optique de rentabilité scolaire. Boileau est une survivance du modèle décrit dans les héritiers, même si la plupart des élèves ont un éventail de pratiques beaucoup plus varié. Par exemple, Alain dix-neuf ans est amateur de musique classique, écrit des lettres en vers et est support actif du PSG. A Boileau, la relation transmise à la culture cultivée est très forte, mais elle n'interdit pas forcément des formes de relâchement culturel assumé.

Dans les deux établissements de banlieue, les lycéens d'origine favorisée constituent au contraire une petite minorité d'élèves. Ils ont souvent des parcours scolaires chaotiques avec changement d'établissement lors d'une nouvelle orientation. De plus, ils vivent dans un environnement géographique qui n'offre pas les mêmes possibilités culturelles qu'aux lycéens de Boileau. Il n'y aurait donc pas de sens à comparer leurs pratiques de sortie avec celles de lycéens parisiens. En revanche des pratiques culturelles domestiques comme la lecture et l'écoute musicale sont plus neutres et il est intéressant d'en tenir compte pour montrer que, avec des fondements éducatifs finalement proches, on aboutit à des profils culturels contrastés.

Les lycéens de Boileau ont eu une éducation musicale plus poussée et plus encadrée que les lycéens favorisés de banlieue qui sont moins nombreux à pratiquer la musique et lorsqu'ils le font c'est dans un cadre beaucoup moins institutionnel. Les lycéens de Boileau ont de solides connaissances en musique ainsi qu'en musique classique et ils sont capables de parler de façon très sophistiquée de leurs goûts. Les pratiques ont été dès le début fortement encadrées par les adultes ; elles sont peu à peu devenues un goût personnel. Le contraste avec les élèves de banlieue est édifiant puisque la musique classique n'est citée comme genre préféré par aucun des élèves de la banlieue sud et seulement 3% de ceux de la banlieue est. Les élèves de banlieue écoutent plutôt du rap et du R'n'B. Au final se sont les lycéens de Boileau qui semblent avoir des goûts atypiques, même au sein de leur milieu social, puisque les statistiques culturelles montrent que la carte des préférences musicales des lycéens de banlieue, centrées sur les musiques dites « nouvelles », est assez représentative de celle de leur classe d'âge en général. L'approche de la musique à travers des disciplines de travail n'explique pas tout. Car, dans les entretiens, il apparaît clairement qu'en matière de musique l'affichage des goûts est fortement contraint par l'entourage générationnel, au point que la transmission verticale par les parents peut être totalement contrecarrée par la sociabilité horizontale. Les lycéens de l'établissement de banlieue ont en réalité des goûts beaucoup plus diversifiés que ceux qu'ils peuvent montrer au lycée car il est difficile de défendre des musiques que les autres ne connaissent pas ou, pire, ne veulent pas connaître. Au final, le classique est moins un problème musical qu'un problème social car les lycéens perçoivent ceux qui du classique comme des individus trop différents d'eux ou, pour être exact, trop différents de ce qu'ils aiment montrer d'eux.

A Boileau, les lycéens semblent constituer un îlot de résistance face au déclin de la culture du livre que toutes les études s'accordent à souligner. La lecture de livres apparaît être fortement corrélée à une origine sociale élevée, ainsi qu'au sexe féminin. Dans les milieux favorisés, la formation à la lecture de livres s'est effectuée selon un « mode d'acquisition légitime », selon les termes de Pierre Bourdieu, par une familiarisation précoce et non dans le cadre scolaire, comme c'est le cas pour la majorité des lycéens

des classes moyennes inférieures et populaires. Le goût de lire a été transmis dès le plus jeune âge par la famille, et plus particulièrement par la mère. Les lycéens d'origine favorisée qui n'aiment pas lire, il y en a et ce sont souvent des garçons, le déplorent et font tout leur possible pour y remédier. La différence entre les lycéens de Boileau et les lycéens favorisés scolarisés n'est donc pas le volume où l'étendue de leurs lectures. Dans leur milieu, le fait de lire régulièrement des livres est une pratique répandue et encouragée. Ce qui est différent entre les lycéens de Boileau et les lycéens favorisés des banlieues, c'est le rapport qu'ils ont aux livres. Dans les propos des lycéens du lycée d'excellence, la culture du livre a une cohérence interne alors que chez les lycéens favorisés des établissements de banlieue, elle est beaucoup plus souvent définie par une opposition à la télévision. Cette culture du livre chez les lycéens de Boileau a des répercussions très directes sur la manière dont ils envisagent la place des nouvelles technologies de l'information dans leur relation au savoir. Aujourd'hui le fait que la culture du livre soit un avantage en termes de réussite scolaire semble évident, même si elle est sans doute moins décisive qu'auparavant du fait de la domination de la culture scientifique dans l'univers de l'école. Les élèves de Boileau sont une exception car ils ont maintenu intact l'héritage humaniste et les formes de transmission de cet héritage. Mais en dehors de ce cadre scolaire, il ne semble pas très facile de convertir ce capital culturel en classement social.

A Boileau, quelques lycéens constituent un groupe qu'on pourrait qualifier « d'extrêmes » : ils n'aiment que la musique classique ou le jazz, ils préfèrent la littérature classique à toutes les autres formes littéraires, ils ne regardent pas la télévision et refusent d'avoir un téléphone portable. Rien ne permet de penser que ces pratiques culturelles très sélectives leur assurent des profits sociaux. On peut du coup repérer quels sont les signes sociaux des « vrais jeunes ». Il faut aimer boire et sortir en boîte, avoir une sociabilité de bande qui n'implique pas de liens trop exclusifs mais plutôt des relations légères fondées sur le fait de s'amuser, il faut connaître les derniers tubes et regarder les programmes de télévision qui sont regardés par les autres, il faut recevoir le plus possible d'appels sur son portable, pratiquer un internet ludique, la participation à une culture du contact étant devenue aujourd'hui aussi importante que la familiarité avec les produits culturels qui sont au cœur des interactions de la société juvénile.

La culture de masse a changé bien des choses. Si la lecture des livres a perdu une partie de son pouvoir distinctif, elle continue de fonder, chez les lycéens qui lisent, le sentiment d'avoir un univers culturel plus riche que celui de ceux qui regardent beaucoup la télévision. Dans leur enquête sur la lecture, Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez notent que plus les jeunes passent du temps dehors avec leurs amis, moins ils passent de temps chez eux avec des livres. On peut faire l'hypothèse que le livre, dans sa version classique, est délaissé par qu'il est un fort mauvais support de sociabilité car une des caractéristique centrale des cultures juvéniles est qu'elles se nourrissent de dynamiques sociales. La culture commune a ses diktats. Ainsi on voit bien pourquoi le livre a du mal à se maintenir comme support actif dans la sociabilité avec les pairs alors que dans certaines familles favorisées, il crée un lien entre les générations. La lecture reste néanmoins une pratique liée aux individualités. Or les objets culturels qui ne procurent aucun profit de sociabilité sont de moins en moins acceptés dans les cultures juvéniles.

2) Les signes de soi : authenticité et conformisme

Il est important de s'intéresser aux dimensions de la sociabilité des pratiques culturelles, surtout lorsqu'on travaille sur les pratiques liées aux médias chez les jeunes. La télévision, les jeux vidéo, le cinéma et la musique ne sont pas seulement des univers de consommation : ce sont également des supports à l'affirmation des identités. Ces sont des formes culturelles communes, qui suscitent des discussions et tracent les contours des réseaux sociaux. Les produits de culture de masse sont rarement reçus de façon indifférente, ils suscitent des engouements, des passions, des rejets. Les réseaux sociaux juvéniles sont à la fois très étendus, très actifs et très resserrés en termes d'âge. La formation et la conduite des amitiés sont inscrites dans des contextes précis et dans des groupes. Les amitiés se font et se défont au gré des parcours scolaires. En dehors de l'école, des liens se tissent sur le lieu de résidence

ou de vacances à travers certaines pratiques de loisir. Les lycéens cultivent un grand nombre de liens faibles et un petit nombre de liens forts. Les garçons privilégient les premiers et les filles les seconds. C'est la fameuse distinction entre « copain » et « amis ». Un repli sur des relations très exclusives serait contraire à la vie quotidienne dans un établissement scolaire organisé autour de la vie en groupe. Les amitiés se renforcent souvent autour de passion partagées et elles ne sont pas forcément anéanties par des divergences dans les préférences culturelles. En revanche, dans le réseau des liens faibles, il existe une forte pression à la conformité et peu de tolérance à la différence. Les groupes dictent les codes qui peuvent varier d'un groupe à l'autre. Le ridicule et la marginalisation guettent ceux qui refusent de suivre ces codes. Du moins en apparence car les préférences affichées face au groupe des liens faibles sont souvent des mises en scène destinées à faciliter l'intégration plutôt que de véritables goûts personnels. Pour Dominique Cardon et Fabien Granjon, si les lycéens associent effectivement des réseaux sociaux à des pratiques culturelles, ils relient ces mêmes pratiques à des mises en scène de soi. Il existe une stylisation des goûts qui tend à radicaliser les appartenances culturelles en public. Ce phénomène est extraordinairement sensible au niveau des apparences. Tous ces signes ne sont peut-être pas faciles à déchiffrer pour les adultes : ils sont parfaitement clairs dans la société des pairs. Les phénomènes de stylisation sont liés à la sphère des loisirs. Leurs pratiques culturelles ou sportives dessinent les contours de leur vie en société. C'est en affichant ces goûts qu'on montre aux autres qui on est. Il n'est pas possible d'afficher n'importe quelle préférence. Tirer le fil des pratiques de loisir permet de dérouler un ensemble de scénarios de vie qui ont une logique propre. Ceux-ci s'accomplissent sous le regard du groupe des pairs, prompt à sanctionner toute erreur de stylisation. Ces phénomènes ne sont pas nouveaux, c'est au cours du XIX^{ème} siècle que les vêtements ont commencé à être des indicateurs de la personnalité plutôt que de la position sociale.

-L'affichage des goûts musicaux

La musique est un exemple intéressant pour travailler sur les phénomènes de stylisation. Elle est, loin devant la télévision, la pratique culturelle la plus importante au moment de l'entrée dans l'adolescence. La musique est le sujet qui intéresse le plus les adolescents de plus de quinze ans, neuf adolescents sur dix disent parler de musique avec leur entourage amical, les CD et cassettes audio viennent en tête des échanges entre amis. La pratique de la gravure de CD et celle du téléchargement de fichiers musicaux ont bien sûr encore accentué le phénomène.

Tous les adolescents n'apprécient pas la même musique même si Olivier Donnat souligne que : « l'homologie entre genres musicaux et classe d'âge [est] particulièrement spectaculaire au moment de l'adolescence ». La mise en relation des préférences musicales des lycéens avec leur origine sociale dégage plusieurs tendances frappantes. La musique classique et le jazz sont deux genres dont la pénétration dans les milieux moyens et populaires est quasi nulle. A l'inverse, les lycéens d'origine favorisée sont très peu nombreux à s'intéresser aux musiques les plus récentes comme le hip-hop, le rap ou le R'n'B. Le reggae, la pop et les variétés constituent un entre-deux puisque les variations selon les milieux sociaux sont marquées. Les classes moyennes s'alignent beaucoup plus sur les préférences des classes populaires que sur celles des classes favorisées au niveau de la musique classique, du rap et du R'n'B. Les effets de l'origine sociale apparaissent être beaucoup plus importants que ceux du sexe, ce qui est rare en matière de pratiques culturelles chez les jeunes. Les genres musicaux constituent un territoire relativement neutre sur le plan des identités sexuées (exception pour le rap qui attirent plus les garçons). Mais il existe des différences de comportements entre les filles et les garçons face à la musique. Quand la musique est transformée en style de vie, cela se voit. Les lycéens de Boileau ne laissent rien transparaître, ceux des deux lycées de la grande banlieue multiplient les signes. Dans les lycées de Banlieue, le rap et le R'n'B s'affichent plus que d'autres. En fait, ce qui fait débat, ce sont les musiques associées à des processus de stylisation, musiques qui se définissent à ce stade de leur parcours social, par leur ancrage populaire et urbain. Dans les années 50, c'était le rock et aujourd'hui c'est le rap. Le rap est une sorte de musique « totale » permettant à la fois d'exprimer un idéal physique, une vision des rapports

hommes/femmes, un mode d'engagement politique. C'est pour toutes ces raisons que le rap est un sujet qui fâche car dans les lycées il y a des oppositions sociales fortes entre ceux qui sont pour le rap et ceux qui sont contre. En réalité, il n'y a pas que le rap ou le R'n'B qui cherchent à imposer leur marque identitaire. On retrouve la même ambiance de croisade chez tous les lycéens qui ont déclaré des goûts très affirmés pour un genre musical particulier.

La musique permet de mettre en évidence deux phénomènes sociaux : pas totalement nouveaux, mais qui ont pris de l'ampleur.

-la culture de rue jouit d'un très grand prestige. Aujourd'hui, les cultures musicales populaires, et souvent d'origine ethnique sont les pôles de référence. Ces musiques donnent des consignes de langage, de vêtements, de manière d'être avec les autres, toutes choses bien utiles à un âge où la personnalité se développe en permanence par la comparaison avec les autres. La musique classique et le jazz n'offrent évidemment pas de telles possibilités. Ils peuvent procurer des plaisirs esthétiques personnels, mais sont un mauvais investissement pour le travail de sociabilité. David Lepoutre se demande si ce phénomène « d'héroïsation » du populaire ne dépasse pas le domaine de la culture stricto sensu pour s'étendre plus largement aux modes de vie.

-La mise à l'honneur des formes culturelles populaires s'inscrit dans une dynamique médiatico-publicitaire qui contribue non seulement à la divulguer auprès des couches sociales plus favorisées, mais aussi à la transformer en secteur marchand très profitable. Ce point a été étayé par une étude marketing publiée en septembre 2002 sous le titre évocateur : « L'impact du phénomène banlieue sur les marques de prêt-à-porter haut de gamme ». Par exemple, Lacoste est devenu subitement à la mode dans les cités le jour où les deux membres du groupe de rap Arsenic se sont habillés en crocodile des pieds à la tête.

La diffusion sociale de la culture des cités est aussi un phénomène commercial orchestré par les médias. Elle contribue à brouiller les frontières entre haute couture et modes de la rue. Bref, le schéma diffusionniste de la mode du haut vers le bas de l'échelle sociale, tels que le proposent des auteurs comme Pierre Bourdieu ou Georg Simmel, semble peu pertinent. Ce n'est pas vers le « haut » que se tournent le regard des jeunes mais vers les cultures de la rue.

-Le déclin de la culture télévisuelle

Les lycéens tiennent volontiers un discours critique vis-à-vis de la télévision. Ils la regardent, bien sûr, mais sans grand enthousiasme, et très souvent en menant plusieurs autres activités en même temps. Ainsi, les phénomènes de stylisation qui se renforcent autour de la musique à l'adolescence ont, au contraire, dans le cas de la télévision, tendance à s'estomper à ce moment-là. Les jeunes spectateurs ont un vif intérêt pour le petit écran durant les premières années de la vie et ont par la suite une attitude beaucoup plus distanciée au moment de l'adolescence : lors de ce parcours, les signes de stylisation disparaissent peu à peu ou, s'ils sont maintenus, c'est sur le mode de la dérision. La télévision engendre une relation très différente selon les sexes et apparaît être un support de sociabilité beaucoup plus féminin que masculin. L'univers télévisuel offre moins de possibilités que d'autres à l'expression de la subjectivité masculine, alors qu'il est au contraire bien en phase avec celle des filles. Une fois passé l'âge de regarder des dessins animés (dès la fin de la maternelle), les garçons sont confrontés à un choix difficile : ce qui est valorisé par leurs pairs, la compétition, la force physique, la rébellion à l'égard de l'autorité adulte, la distance aux normes de la réussite scolaire ne sont pas des valeurs que la télévision met tellement en scène. Les garçons doivent se rabattre sur des séries fantastiques ou violentes ou les films d'action car ces programmes permettent de réintroduire les principes de la compétition. Mais même en choisissant les programmes les plus « masculins », la télévision reste un support qui se prête mal à l'affirmation des valeurs de virilité. C'est pourquoi les garçons se reportent sur les jeux vidéo qui offrent de multiples avantages puisqu'ils ne sont pas ou très peu pratiqués par les filles car ils permettent de mesurer des performances et proposent d'infinies possibilités de combat à l'écran. On peut aussi penser que l'opposition garçons/filles autour de la télévision est liée aux modes de pratique et à la mise en scène des goûts. Selon certains travaux, l'incidence de la catégorie de sexe est beaucoup plus forte en milieu mixte

qu'en milieu non mixte, et limite considérablement les interactions entre les sexes. On constate également que les attitudes contraires aux rôles de sexe sont mieux acceptées chez les filles que chez les garçons. Il n'est de pire danger pour un garçon que de passer pour efféminer. L'étude de la manière dont se creuse peu à peu l'écart entre garçons et filles à propos de la télévision montre qu'il s'agit d'une différence dans l'attitude face au média, qui se dessine à la sortie de l'enfance : la télévision devient alors un formidable support à l'expression de soi chez les filles alors qu'elle sera vécue par les garçons comme un média de référence dangereux sur la scène sociale.

Pour analyser ce phénomène, nous nous appuyons sur une recherche menée à la fin des années 90 sur la réception des séries pour adolescents par les jeunes téléspectateurs français. Ces séries permettent d'explorer les différents scénarios de l'amitié et de l'amour au sein de la société juvénile. Ces échanges sont commentés et discutés à l'école. Ils permettent de parler de soi sous couvert d'un personnage du petit écran, d'affirmer des préférences physiques ou de porter des jugements moraux. Les programmes de télévision sont des supports utiles pour exprimer les identités personnelles. Dans cette recherche, il est apparu que très vite les garçons cherchent à mettre la télévision à distance, comme s'il s'agissait d'un objet qui menace leur identité masculine. Pourtant, au début, le rapport des garçons au petit écran n'est pas différent de celui des filles (c'est l'âge des panoplies, des collections d'images tirées des séries qu'on achète en librairie...). En début de primaire, il existe déjà un net clivage entre les programmes aimés par les filles et ceux que préfèrent les garçons. Ces derniers n'hésitent donc pas à se montrer fans de certaines émissions. Il arrive aussi qu'ils s'intéressent à des programmes plutôt destinés aux filles et vice-versa. Dès l'âge de huit-neuf ans, les positions se radicalisent : la société des garçons délaisse la télévision pour se centrer sur les jeux vidéo ; et ceux qui ont des goûts atypiques pour leur sexe font tout pour que cela ne se sache pas. Car le problème n'est pas tant de regarder que de *dire* regarder. Exemple d'Hélène et les garçons. Chez les garçons revient la même idée : quand on est sexe masculin, on ne doit pas s'intéresser à ce qui intéresse les filles, c'est-à-dire aux histoires qui parlent de sentiments et non d'action, à la séduction physique et à toutes les scènes qui évoquent plus ou moins l'acte sexuel. Quant aux filles, elles parlent très facilement des émotions qu'elles éprouvent, évoquent des liens forts avec tel ou tel personnage et quand elles évoquent les baisers sur la bouche, c'est pour se plaindre du manque de naturel des comédiens ou du fait que les baisers ne durent pas assez longtemps. Les comportements des garçons et des filles est aussi différent durant la diffusion : le comportement des garçons indique un rejet précoce de ce qui évoque la sexualité alors que les filles sont fascinées et ne le cachent pas. En ce qui concerne les personnages préférés des séries, les filles se permettent de faire une promenade amoureuse dans la fiction. Elles se sentent attirées par certains personnages et reconnaissent éprouver des émotions amoureuses en les voyant et en suivant leurs aventures. Tous ces liens émotionnels sont soigneusement occultés par les garçons. L'autre grande différence entre garçons et filles joue au niveau des pratiques de fans.

-Le jeu vidéo dans la société des garçons

L'idée que la pratique des jeux est plus intéressante que celle de la télévision n'est pas seulement un discours de garçons, les filles le disent aussi. C'est sans doute dû au fait que derrière les jeux vidéo, il y a des machines hautement technologiques, des consoles et surtout des ordinateurs. Bref, ces derniers sont crédités d'un potentiel dans l'acquisition d'une culture scientifique et technique. Aucune enquête n'est venue confirmer cette hypothèse. Au contraire, les recherches sur les joueurs assidus soulignent plutôt leurs moins bonnes performances à l'école, leur désintérêt pour la lecture et leurs opinions critiques sur leur environnement familial et scolaire. Les lycéens interviewés dans cette enquête n'échappent pas à la règle. Aucun ne décrit sa pratique comme particulièrement passionnés ou experts en informatique. Les jeunes insistent beaucoup sur ces aspects conviviaux. En France, il y a un faible nombre de campagne de presse contre les jeux vidéo alors que toutes les études de marché montrent que les jeux violents viennent en tête des préférences des joueurs. Il s'agit de comprendre que les garçons ont bénéficié d'un contexte socialement favorable pour donner une image acceptable de la pratique des jeux vidéo. Dans les

discours masculins comme féminins, chez les joueurs comme chez les non joueurs, la pratique est très rarement dénigrée par principe comme peut l'être celle de la télévision. Les filles confient avoir souvent essayé de jouer, et parfois le faire encore, mais généralement l'expérience est décrite sur le mode d'un ennui relatif. Un peu comme si elles avaient essayé de se passionner mais n'y étaient pas parvenues. Il s'agit sans doute aussi d'un domaine où les performances masculines sont reconnues comme supérieures par les filles. C'est surtout les mots qui sont employés pour parler du jeu qui sont très différents d'un sexe à l'autre : alors que les garçons interviewés évoquent le plaisir, la détente et les copains, les filles parlent des difficultés des jeux ou du temps que cela leur demande. Bref, elles ne sont pas prêtes à consacrer les heures qu'elles acceptent de passer au téléphone à jouer, puisque visiblement elles n'en tirent pas des gratifications aussi grandes. Ainsi, les entretiens montrent que tous les garçons ou presque ont, à un moment ou à un autre de leur vie aimé pratiquer les jeux vidéo, la période du collège semblant être la plus intense. Ils sont nombreux à le faire encore au lycée, surtout les jeunes issus des classes moyennes ou populaires. On notera toutefois que les lycéens issus des milieux favorisés, qu'ils soient joueurs ou non, ne tiennent pas de discours de dépréciation de la pratique comme ils en tiennent sur la télévision : la pratique est décrite positivement. Cela est aussi lié au fait que les garçons sont très sensibles aux performances techniques et graphiques des jeux. L'âge avançant (stade du lycée), le manque de temps, lié aux études mais aussi à des sorties à l'extérieur plus nombreuses est le principal facteur évoqué pour expliquer le déclin de la pratique. Outre le fait de jouer moins souvent, la pratique a évolué. Elle est désormais associée à des cercles de fréquentation bien précis et s'effectue beaucoup plus souvent en groupe, plus sur le mode de la sortie en bande fréquente à cet âge, si ce n'est que, faut-il le préciser, il n'y a aucune fille dans ces groupes. Les propos de Fabien qui a été interviewé résumant assez bien le rapport particulier des garçons aux jeux vidéo : « Le temps s'est arrêté quand on commence à jouer ». Or, les filles, elles ont tendance à voir l'investissement temporel que cela demande. Le secteur du jeu se constitue donc au final sur la base d'éléments de la culture masculine beaucoup plus que sur un rapport sexuellement différencié à la technique.

-Faire ensemble : passions et réseaux

Si les jeux vidéo permettent de comprendre un phénomène important : de grandes différences existent entre garçons et filles dans l'organisation sociale des passions, d'indéniables inégalités subsistent entre garçons et filles en ce qui concerne la pratique d'activité à l'extérieur. Pour Régine Boyer, l'allongement de la scolarité pour les deux sexes aurait dû entraîner une certaine homogénéisation des conditions de vie des jeunes. Or, c'est loin d'être le cas. La famille reste très présente dans le temps libre des filles car elles sont beaucoup plus soumises à l'autorité parentale en matière de loisirs et de sorties. Les activités des filles sont donc moins diversifiées, et peu parmi elles expriment un investissement ou des aspirations très fortes envers un domaine. A l'inverse, les garçons ont des activités nombreuses et variées qui se réalisent sur un territoire plus large. Leur sociabilité est plus importante et « l'engagement passionné dans un domaine n'est pas rare, générant sorties et rencontres avec ceux qui partagent les mêmes intérêts et les mêmes goûts ».

Les passions des garçons sont de toutes sortes (mangas, jeux de rôle médiévaux, des partitions de musique...) Ceux qui s'y adonnent le font avec beaucoup de sérieux. C'est le fait d'une petite trentaine de lycéens interviewés qui sont tous insérés dans des réseaux d'échanges et de pratiques qui se maintiennent sur des périodes longues. Grâce à internet, ces lycéens réussissent à donner à ces réseaux une périodicité d'échange que ne leur permettraient guère leurs faibles possibilités de déplacement, faute de moyens de transport autonomes et de moyens financiers suffisants. Internet permet à des passionnés de se rencontrer et d'échanger. On voit donc tout ce qu'internet a apporté à l'organisation et à la circulation des savoirs spécialisés. Plus la passion est commune, plus le rôle du net est grand ; il est en général difficile de recruter d'autres passionnés dans l'entourage direct.

Pourquoi les filles se tiennent-elles ainsi en retrait ? Qu'est-ce qui le pousse à accorder plus de crédit aux pratiques culturelles des garçons ? Comment expliquer leurs difficultés à créer des réseaux d'échange

entre spécialistes sur Internet ? Plusieurs explications sont possibles. De toute évidence, une partie des passions masculines continue d'entretenir un certain lien avec la violence, c'est en tout cas frappant dans le cas des jeux vidéo. Cet univers reste étranger à la culture féminine : les émotions privilégiées par les filles ne sont pas celles que privilégient les garçons. Des psychologues ont observé ce décalage dès l'enfance. Pour devenir populaire, un garçon doit montrer une certaine force physique, affirmer son autonomie face aux demandes des adultes, savoir s'imposer comme leader dans des groupes. Chez les filles, la popularité s'acquiert sur des bases totalement différentes : l'apparence physique est un élément central ; la capacité à se conformer aux attentes des adultes est un atout, non un handicap. Dans la société des garçons, on aime à mesurer les performances, dans celle des filles, on préfère parler des sentiments. Cette opposition se retrouve très directement dans les pratiques culturelles privilégiées par l'un et l'autre sexe. Elle n'explique toutefois pas comment s'est installée, au sein de la sociabilité adolescente, une hiérarchie qui place les pratiques des garçons au-dessus de celle des filles. L'inquiétante montée de la ségrégation sexuelle dans un contexte où, paradoxalement, la mixité est de règle dans presque tous les établissements scolaires y est sans doute pour beaucoup. La plus grande autonomie accordée aujourd'hui aux femmes ne s'est pas traduite par des relations plus fluides entre les sexes, tant s'en faut. Tout se passe comme si les garçons avaient besoin de conforter leur identité dans des groupes non mixtes exaltant l'esprit de compétition et les valeurs de virilité. Aujourd'hui, ce sont sans doute moins les parents qui empêchent les filles de participer à des réseaux masculins que les garçons eux-mêmes, qui refusent de les intégrer. Il convient de nuancer ce constat général. Pascal Duret souligne : « qu'en milieu populaire, et particulièrement dans les cités, les valeurs masculines pénètrent l'univers féminin [...]. On assiste au mouvement inverse en milieu aisé : non seulement la virilité cesse d'être un impératif catégorique, mais, de plus en plus, les valeurs féminines investissent l'identité masculine ». Pascal Duret sous-estime peut-être la capacité des jeunes issus des milieux populaires à définir leur culture comme horizon normatif auprès de leurs camarades des classes moyennes, qui, s'ils ne sont pas élevés dans le culte de la virilité chez eux, sont bien obligés de prendre acte de son poids à l'école. En réalité, les réseaux de pratiques alimentent la ségrégation sexuelle tout autant qu'ils la reflètent.

3) Organiser la sociabilité : anciens et nouveaux modes de communication

Les pratiques de communication à distance constituent une scène sociale particulière. Cette scène des interactions à distance semble aujourd'hui occuper aujourd'hui une place très importante dans la régulation de la sociabilité juvénile. Elle est aussi une source privilégiée pour analyser les tensions qui la traversent. Etudier le rapport particulier des jeunes aux pratiques de communication à distance suppose d'abord de comprendre toute la spécificité et la singularité de leur univers relationnel. Tous les élèves n'arrivent toutefois pas au lycée avec le même bagage relationnel, ils ne sont donc pas tous dotés des mêmes ressources pour développer des liens qui échappent à la pression des groupes constitués sur le lieu scolaire. Les jeunes issus des milieux scolaires ont moins d'atouts que les autres. La plupart de leurs liens extrascolaires sont des liens de voisinage direct, souvent tissés depuis la petite enfance et imbriqués dans des réseaux liés à la famille large (mobilité résidentielle peu fréquente). Par comparaison, la sociabilité des élèves des classes moyennes et surtout supérieures apparaît tout à la fois plus diversifiée socialement et plus libre formellement. Chez ces lycéens, les réseaux sociaux puissent à plusieurs sources. (Pas qu'un seul lieu de résidence, lieux de vacances diversifiés et le lycée dans lequel ils sont scolarisés n'est pas forcément le plus proche de chez eux). Ces lycéens ont donc une sociabilité faite de couches successives. Et ils cherchent en général à maintenir bon nombre des liens qu'ils ont constitués à différentes périodes de leur vie.

Outre ces différences sociales dans l'extension des réseaux, on peut repérer des variations importantes dans les pratiques amicales selon les sexes. Au risque d'être un peu schématique, il y a toujours des exceptions, les amitiés féminines reposent plus sur des dyades ou de très petits groupes (la fameuse « culture de la meilleure amie ») et fonctionnent sur le mode du dévoilement de l'intimité. Elles impliquent une obligation de confiance. Les amitiés masculines, elles, se forment sur la base de groupes et sur le

principe d'activités partagées. La pratique du dévoilement de soi diminue à mesure qu'on descend dans l'échelle sociale. Les travaux sur les relations entre les jeunes d'origine populaire montrent que l'humour est toujours moqueur, souvent grinçant, parfois violent, est un passage obligé de l'échange personnel entre garçons. De même la pratique collective d'activités (sports ou jeux vidéo) permet de réaffirmer les principes de compétition et de hiérarchie qui caractérisent les bandes masculines.

Depuis la loi Haby de 1975 sur le collège unique, tous les établissements scolaires publics doivent être mixtes. Dans les faits, cela ne fonctionne pas vraiment car comme le montre l'enquête de Jean Maisonneuve et de Lubomir Lamy le phénomène d'homophilie de sexe est resté globalement considérable alors qu'on : « pouvait s'attendre avec la généralisation de la mixité en tous lieux et situations à une extension sensible de l'hétérophilie ». S'il y a une évolution du côté des représentations, il n'y en a pas du côté des constellations amicales effectives puisque 80% des hommes adultes déclarent n'avoir que des amis masculins. Sur le lieu scolaire, la mixité sexuelle pose encore des problèmes ce qui fait qu'on en vient encore à discuter de son principe même. Les sociologues dénoncent les inégalités de traitement des enseignants ou, à l'inverse, la proportion grandissante des situations d'échec scolaire masculines au collège et le développement des violences sexistes. Ces problèmes sont différents selon les contextes sociaux. Dans les milieux sociaux aisés, les valeurs féminines de l'intimité imprègnent la culture masculine, le poids des groupes dans les amitiés entre garçons décline, il y a davantage de mixité sexuelle dans les échanges. Dans la société juvénile populaire, la ségrégation semble être au contraire croissante. Dans les milieux populaires, les jeunes garçons, surtout s'ils sont de culture méditerranéenne, et a fortiori maghrébine, ont imposé les impératifs de la culture masculine : ils doivent développer un univers d'échanges dans lequel les filles n'ont pas leur place, et les règles de l'échange amoureux sont soumises aux normes des groupes masculins. De plus, dans certains établissements, les orientations ont pour effet d'opérer une ségrégation sexuelle.

-Réussir les échanges

Pour bien des adultes, la manie du téléphone portable et des échanges sur internet par les jeunes est peu compréhensible. Au mieux, elle est jugée inutile et coûteuse, au pire elle est taxée de quasi pathologique, comme si elle s'était substituée aux relations face à face. En effet, les quinze-vingt-cinq ans sont les plus gros utilisateurs du téléphone portable et de l'internet communicationnel. L'invention du texto est une stratégie qui permet qui permet de pouvoir communiquer le plus souvent possible dans la limite des budgets dont les adolescents disposent ou contourner l'interdiction du portable pendant les cours. Le lien fort avec ses nouvelles technologies ne veut pas dire que les adolescents ont remplacé les formes d'échange plus traditionnelles. Il est intéressant de regarder ce qui motive ces échanges apparemment frivoles car il semblerait que ces comportements soient beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît. Avant pour les pratiques de communication des individus, il fallait étudier les rencontres face à face, les conversations téléphoniques et évaluer la correspondance. Maintenant avec la profusion des moyens de communication, celle-ci est devenue beaucoup plus complexe. Les communications à distance n'ont absolument pas remplacé celles en face à face, mais elles prennent parfois le relais, en reconfigurant le cercle des interlocuteurs possibles, en offrant de nouvelles formes d'intimité dans les échanges ou, bien au contraire, des occasions de jouer sur les identités. Le passage d'un mode de communication à l'autre est un véritable phénomène à étudier, qui exprime et réalise tout à la fois de manière de gérer des émotions, de signaler l'importance conférée à un échange, de mettre en scène le lien social. Les lycéens maîtrisent extraordinairement bien l'écologie de ce système pourtant fort complexe. Ils savent préciser comment ils communiquent avec telle personne ou tel groupe de personnes. Ils savent raconter ce que chaque mode de communication représente pour eux, en termes d'expression des sentiments. La communication est devenue une forme de connaissance des autres. Aujourd'hui les modes de communication sont de moins en moins dépendants de l'équipement ou de la disponibilité de l'interlocuteur et sont de plus en plus dépendants des profils de communication qu'adoptent les uns et les autres. Les nouvelles technologies de communication ne sont pas perçues comme un mode

d'interaction plus agréable que les rencontres en face à face, c'est juste que ces dernières sont devenues le moyen le plus répandu de communiquer avec les autres. Il serait donc aberrant de dissocier les communications à distance des interactions en présence : elles se complètent parfaitement.

-Le passé familial

Les manières de communiquer ont une histoire. Il faut remonter au passé familial pour la comprendre. Dans les milieux socialement défavorisés, les fréquentations amicales ont plutôt lieu dans des lieux publics, l'échange écrit ne fait pas partie de la culture familiale et l'usage du téléphone est limité pour des raisons financières. A l'inverse, dans les familles favorisées, on donne une éducation à la communication, on transmet le respect de la lettre manuscrite, le téléphone est l'objet d'un apprentissage de civilité, tout est fait pour privilégier la rencontre plutôt que l'échange à distance. Une enquête de 1999 réalisée auprès de parents et d'enfants (de sept à douze ans) sur l'apprentissage des règles téléphoniques peut servir de contrepoint par rapport à ce qu'on peut observer depuis le développement du téléphone portable et d'internet. Elle montre des différences importantes entre les milieux sociaux : durant l'enfance, un certain nombre d'habitudes ont été inculquées par les parents. Dans les familles populaires, il faut contrôler le coût du téléphone. Le téléphone est utilisé pour les situations d'urgence et comme support pour le maintien du lien familial. Dans les familles favorisées, le problème du coût se pose, mais il n'est pas au centre de l'éducation au téléphone. Les parents préfèrent apprendre « les bonnes manières ». Durant les premières décennies suivant l'invention du téléphone tout était fait pour en décourager les usages non fonctionnels et limiter la place qu'il pouvait avoir dans les échanges interindividuels et réaffirmer son statut subalterne par rapport à la correspondance.

L'essor du téléphone portable et du développement d'internet ont modifié la donne. Par rapport aux milieux favorisés, l'équipement en téléphone portable est plus important malgré le coût dans les milieux défavorisés car il permet de garder le contact parents/enfants en cas de problèmes. Les adolescents des milieux défavorisés privilégient alors l'usage de la carte plutôt que celui du forfait. Beaucoup de lycéens, faute d'argent, passent de longues périodes sans crédit d'appel. Ce qui est intéressant, c'est que dans ces cas-là, on peut rester actif dans les échanges téléphoniques grâce à l'entourage. Dans les milieux favorisés, l'équipement des enfants se fait plus tard et avec une certaine résistance des parents au portable. Avec le fixe, les parents peuvent contrôler le réseau d'amis de leurs enfants et imposer leurs règles en matière de téléphonie. En revanche, dans les familles favorisées, le regard sur internet est totalement différent. La question génère peu de conflits et les parents paient les abonnements. Pourtant les jeunes se servent peu d'internet pour leurs travaux scolaires mais plutôt pour se distraire. On voit mal ce qui justifie ce traitement différencié, si ce n'est que l'ordinateur jouit d'une meilleure image que le téléphone car il est associé à l'écrit, à la culture scolaire et à la vie professionnelle. A l'inverse, la pénétration d'internet dans les familles populaires reste encore faible, même si les écarts tendent à se réduire. Les consoles de jeux constituent des substituts. De plus ils ont peu d'amis connectés, ce qui explique l'utilisation des pratiques collectives d'internet chez ceux qui sont connectés. Les lycéens gèrent ces inégalités sociales devant les nouveaux modes de communication en mettant en oeuvre des solidarités qui permettent à ceux qui n'ont pas beaucoup les moyens de rester dans la chaîne des échanges.

La pratique des textos répondait au début à un souci d'économie, puis elle a gagné du terrain et est devenue un trait distinctif de la culture juvénile. Plus encore, elle a pris des allures d'opposition au monde adulte en donnant naissance à une écriture phonétique très difficile à comprendre pour ceux qui n'ont pas l'habitude et en permettant d'échanger pendant les heures de cours.

-Le « sexe du téléphone »

Dans les familles favorisées, le portable est accepté comme outil de coordination mais pas comme instrument ludique de contact permanent avec les autres. Néanmoins l'éducation à la modération pour ces filles est un véritable échec. L'ensemble des filles y compris celles qui ont été éduquées selon des principes de modération, consacrent donc une énergie toute particulière aux échanges impersonnels, et

ce sur tous les supports possibles (une lycéenne sur deux-contre un lycéen sur trois-appelle ses ami(e)s tous les jours au téléphone). Les communications à distance jouent un rôle central dans l'organisation de la sociabilité féminine pour maintenir des liens affectifs. Les travaux sur le téléphone montrent que ce phénomène perdure à l'âge adulte. Les hommes se servent du téléphone comme un outil alors que les échanges téléphoniques sont pour les femmes des moments de plaisir d'où le fait que les hommes ont des échanges téléphoniques plutôt court contrairement aux femmes.

Cette différence peut s'expliquer par un ensemble de facteurs. La culture de la confiance qui régit les amitiés féminines suppose d'approfondir sans cesse les contours des relations, de parler de soi et d'écouter les autres. Ce qui est bien souvent pris par les hommes comme un bavardage inutile ou un débordement émotionnel est en réalité un mode de révélation à l'autre nécessaire au bon fonctionnement de la relation. Olivier Martin et François de Singly montrent que les adolescentes sont moins libres de sortir le soir que les garçons ce qui peut expliquer qu'elles téléphonent à leurs amies. Ils semblent que les lycéens aient intériorisé l'idée que le téléphone est un instrument d'échange plus propice à l'expression de la subjectivité féminine qu'à la leur. Quant aux garçons, la plupart du temps ils s'impliquent beaucoup moins dans les échanges téléphoniques sauf parfois avec leur petite amie et, et dans ce cas, c'est la présence de cette dernière qui donne à l'échange sa charge émotionnelle. Le principe de pudeur domine donc leurs échanges. « Etre ensemble » passe beaucoup plus par la réalisation d'activités communes que par l'exploration de la grammaire relationnelle. Pourtant au fil des entretiens de nombreux propos laissent entendre qu'un domaine échappe à cette règle générale : celui des échanges écrits par internet.

Traditionnellement, la correspondance est une démarche plutôt féminine. Peu de garçons acceptent de se livrer par écrit. Or, les lycéens interviewés ont été très nombreux à parler des e-mails, des chats et même des sms comme de modes d'échange qui permettraient « autre chose », des relations plus vraies, plus intimes, plus denses. Des échanges où l'on peut parler de soi. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer ce changement face à la pratique épistolaire. Tout d'abord, le rapport des garçons aux machines technologiques est très ludique. Par ailleurs, l'écriture électronique est beaucoup plus informelle, que ce soit sur le plan des formules d'adresse, de l'orthographe ou de la syntaxe. Enfin, l'électronique est plus neutre que l'écriture manuscrite, l'échange par téléphone ou le face à face et, peut-être du coup, mieux adaptée aux formes de pudeur masculine.

Il faut distinguer les écrits de l'ordinateur et ceux du téléphone (sms). Les garçons utilisent encore plus les sms (l'échange prime sur le contenu du message) que les filles. Ces messages permettent d'éviter une interaction téléphonique tout en témoignant d'une attention à l'autre. Quant aux échanges par ordinateur, ils ouvrent un registre beaucoup plus large : celui de la parole intime. Les filles peuvent utiliser le téléphone et le courrier comme deux supports possibles de l'expression de soi, différents mais complémentaires. Elles pratiquent les deux alternativement. Pour les garçons, le téléphone ne permet pas d'exprimer ce qu'on ressent et préfèrent les échanges par écrit où peut s'opérer un véritable travail sur les sentiments et les liens. Si les lycéens se sont remis à l'écriture d'une manière générale, il faut nuancer ce constat selon les origines sociales. Dans les milieux défavorisés, l'écriture reste une pratique difficile d'accès. Ces lycéens pratiquent moins la forme « noble » de l'écriture électronique, l'e-mail et sont plus nombreux à s'essayer dans les écrits moins exigeants. A l'inverse, les lycéens des milieux favorisés tiennent un discours dépréciateur sur toutes les formes d'écriture électronique. Pour eux, le support noble reste la lettre manuscrite.

-Chacun cherche son chat

La complexité de l'architecture des chats a son importance : elle offre des modes d'interaction très différents (en public ou en privé), et surtout des formules de sociabilité qui n'ont rien à voir les unes avec les autres puisque, dans un cas, il s'agit de correspondre avec des inconnus, dans l'autre, d'échanger avec des personnes préalablement identifiées. On constate une forte corrélation entre l'origine sociale des lycéens, leur mode d'utilisation du chat et les formes de sociabilité qu'ils y développent. Le chat de drague

défraie le plus la chronique : on y drague des inconnus et avec un vocabulaire très cru. Les lycéens de Boileau ont été effrayés par l'obscénité du langage et condamnent ces échanges qui ne permettent pas réellement de communiquer avec les autres. Les lycéens d'origine moins favorisée y trouvent plus d'intérêt, voire du plaisir même si ce type de pratique ne dure jamais des années car il constitue une sorte de phase d'initiation dans les pratiques internautes.

David Lepoutre s'interroge sur le langage des rues dans son rapport d'opposition à la culture dominante (et scolaire), et cherche à mettre en lumière le rôle spécifique que joue la parole dans les relations sociales en vigueur au sein des groupes de pairs en montrant que les actes de langage sont à la base de rapports de force très virulents et très marqués entre adolescents. Il montre aussi que la jeunesse masculine populaire a le culte du mensonge : « On ne ment pas seulement par intérêt ou pour se défendre, mais aussi pour mesurer sa puissance, son pouvoir, son ascendant sur les autres-y compris sur les dominants. »

Si on considère les échanges a priori brutaux et obscènes des chats de drague comme une performance sociale, ils prennent alors une autre dimension. En quelque sorte, le langage du chat fascine autant que le langage du rap parce qu'il bouleverse des catégories morales et des codes sociaux. Tous les chats de drague ne sont pas ainsi puisqu'ils existent de nombreuses variantes où les propos sont modérés. Ces salons de discussion plus policés ne sont pas fréquentés.

Le chat permet de contourner un obstacle majeur pour les jeunes : la tyrannie des apparences. Il ne faut pas oublier que sur les lieux scolaires en particulier au collège et au lycée, les critères physiques ont une importance déterminante pour l'intégration sociale. A ces critères de beauté s'ajoute une multitude de codes vestimentaires et comportements qui ont un pouvoir de classement décisif et qui bien sûr varient selon les milieux sociaux. Cette normativité physique semble être une réelle source de déstabilisation pour les lycéens interviewés, comme si elle bloquait toutes les autres formes d'expression de soi sur le lieu scolaire. Le chat offre donc une possibilité extraordinaire : c'est un lieu d'évacuation des apparences. Il faut réussir son entrée sur le chat et donc attirer l'attention des autres d'où l'importance de choisir un bon pseudo. Choisir son pseudo, c'est comme choisir sa marque de baskets : le ridicule peut tuer. Pour les lycéens interviewés, un bon pseudo est un pseudo original et drôle, qui dit quelque chose de soi. Il faut aussi choisir son chat. Les lycéens qui souhaitent vraiment faire des rencontres vont volontiers dans les salons ciblés par classe d'âge et par zone géographique. Les premiers éléments sur lesquels ils vont se renseigner sont : l'âge, le sexe et la ville. Ce principe est utilisé pour faire l'écumage des interlocuteurs.

Une fois l'échange entamé, les chatteurs suivent différentes étapes qui respectent une hiérarchie temporelle et empruntent des modes de communication successifs, dans lesquels on s'implique de plus en plus. A tout moment on peut clore les échanges. Les filles prennent plus souvent la décision d'interrompre les échanges ou de les maintenir à un niveau précis. Le choix des interlocuteurs se fait beaucoup en fonction de leur localisation géographique déclarée. Une fois l'échange commencé, c'est les questions relatives au physique qui surgissent le plus rapidement. Dans la plupart des cas les échanges tournent court : l'interlocuteur est trop obscène ou il quitte le chat brutalement, l'échange est trop laborieux ou il manque de points d'affinités. En fait, bon nombre des filles qui chattent ne veulent pas aller plus loin. Deuxième étape : l'échange des numéros de portable par e-mail, on ne donne jamais le numéro de fixe. L'échange des numéros est considéré comme un gage de sérieux dans l'engagement relationnel car on passe d'un échange en groupe à un échange à deux et on passe d'une relation totalement désincarnée à une présence physique par la voix. Le passage au téléphone ne signifie pas qu'on renonce tout à fait à chatter avec le même interlocuteur. En général, les deux pratiques se maintiennent en parallèle. Les garçons a priori donnent plus facilement leurs numéros de téléphone que les filles.

Enfin vient l'heure de la rencontre. Les filles préfèrent qu'elles aient lieu dans des lieux publics fréquentés et dans la journée. Elles s'y rendent rarement seules, souvent accompagnées de leur meilleure amie. Une fois arrivées sur place, elles font souvent sonner le téléphone du garçon pour voir sa tête ou bien vérifier qu'il est venu seul. Il n'est pas rare qu'elles rebroussent chemin à ce stade-là. La rencontre se passe

souvent mal, le mot « déçu » est celui qui revient le plus souvent car le souci des apparences refait surface.

Pour l'ensemble des lycéens, le chat avec des inconnus correspond à une période assez courte de leurs pratiques d'internet car très rapidement ils souhaitent avoir des échanges moins frivoles et moins liés à la séduction.

-Petites sessions de rattrapage interactionnel

L'autre grand type de salon de discussion réunit des interlocuteurs qui se connaissent, même s'ils signent leurs messages d'un pseudo. Ce n'est pas un chat ludique : si le langage est souvent phonétique, il n'est jamais ordurier. Le but n'y est pas de rencontrer de nouvelles personnes même si cela peut arriver. Il repose sur un schéma de parole collective : ce qui est écrit peut être lu par d'autres que le destinataire avec lequel on est en train de dialoguer, il existe toutefois la possibilité de passer dans un salon de discussion privé. Sur ce type de chat, on ne cherche pas à raconter n'importe quoi sur soi, mais à dire des choses vraies, voire à dire ici ce qu'on ne peut pas dire ailleurs. Ces chats semblent avoir la vie plus longue car ils cherchent à renforcer des liens déjà existants en les inscrivant dans un nouveau moment de parole de groupe, différent du contexte de la vie réelle. Ce genre de discussion fonctionne selon un principe de sociabilité élective. C'est une sociabilité entre pairs inscrite dans des réseaux amicaux plus larges. Sur ces chats, on vient seul pour rencontrer d'autres individus qui sont seuls eux aussi : le couple n'y a pas sa place. Quant au chat sur rendez-vous, il constitue en quelque sorte une version « appauvrie » du chat sur liste d'entrée : on y pratique un chat programmé entre des interlocuteurs bien identifiés, et qu'on connaît, mais dans un contexte interactionnel qui reste fondamentalement non maîtrisable du fait de la présence de participants anonymes. La plupart des lycéens sont condamnés à cette formule, faute de pouvoir en trouver une meilleure.

La pratique de chats sur liste semblent être le fait des lycéens d'origine favorisée car il faut des connexions illimitées ou avec beaucoup d'heures pour que ce type de chat fonctionne réellement. Le désir de chater entre soi répond à la volonté de rester entre semblables : selon une classe d'âge, des affinités culturelles et un mode de vie. L'important est de créer un lieu où les participants ont des perspectives comparables sur la nature et le sens des échanges. Ces chats ont donc des origines diverses. Quel que soit le cas de figure, le chat fondé sur des liens sociaux antérieurs est une forme d'échange qui recueille une forte adhésion chez les lycéens car il permet de donner aux échanges une liberté qu'ils n'ont pas toujours dans le face à face. Dans ce cas, il s'agit d'un travail sur des personnes « en groupes » prises en dehors de leur contexte d'interaction routinier. En somme, une session de rattrapage interactionnel : l'exemple des chats entre élèves d'une même classe est symptomatique.

On pourrait l'analyser comme un jeu entre deux pressions sociales successives : celle du contexte scolaire dans la journée, celle de la vie familiale le soir. Le chat offre une nouvelle scène de parole en groupe.

Ce sont souvent les garçons qui se comportent différemment sur les chats, comme s'ils trouvaient là un lieu où le dévoilement de soi est possible sans craindre la risée du groupe, souvent fatale sur le lieu scolaire. Les chats permettent de créer des listes de favoris pour sélectionner les gens avec lesquels on a le plus d'affinités. Les chats où des listes de favoris sont fondées sur une affinité thématique posent évidemment moins de problèmes de concurrence affective. Ce qui soude le groupe, que ce soit le bateau, les mangas ou les jeux vidéo est toujours en arrière-plan des échanges. Les « pollueurs » sont les amateurs qui n'ont pas le niveau ; on crée ainsi un club sur liste pour les éviter. Ces listes rassemblent des gens qui se fréquentent dans la vie réelle et d'autres qui ne font qu'échanger à distance.

Les chats sélectifs sont donc animés par un rapport à la temporalité très différent. Sur les chats de drague et, dans une moindre mesure sur les chats de rencontre, il faut aller très vite : il faut avoir un pseudo attractif pour se faire aborder rapidement et établir un échange qui débouchera sur une relation plus longue par Internet, au téléphone, en face à face. Sur les chats sur listes, le plaisir est au contraire de « kicker », c'est-à-dire de refuser l'accès de quelqu'un au groupe et les relations se jouent sur un temps long en se renforçant au fil des jours. Ceux qui dérapent sont tout de suite exclus mais c'est rare car la

sélection s'est opérée en amont. La chasse aux indésirables renforce le sentiment de solidarité et le sentiment d'être entre soi. En même temps la survie des groupes dépend de leur capacité à accueillir de nouveaux participants. Il faut donc pouvoir faire de nouvelles connaissances pour éviter que les échanges ne s'enlisent dans des routines. L'ouverture se fait par recommandation.

Les lycéens passent dès qu'ils le peuvent du premier modèle au second car ils se lassent rapidement des premiers. A sa manière, la sociabilité sur Internet reproduit une tension majeure dans le mode fonctionnement de la société juvénile qui oscille entre le désir d'élargir la bande de copains et la nécessité de resserrer les rangs autour des vrais amis. Entre quinze et vingt ans, la pratique des chats ne cesse de décliner. Comme si l'idée d'échanger avec tous et n'importe qui avait trouvé ses limites. C'est peut-être une des manières de signifier le passage vers l'âge adulte, où les relations avec les autres ne doivent plus être un jeu.

CONCLUSION

Dans les milieux défavorisés, la culture de la débrouille et de la cohésion de groupe est bien plus forte que dans les milieux favorisés. Cela a des conséquences sur l'expression de soi qui passe plus volontiers par le groupe que par l'expression et la puissance individuelle. Cet effet de groupe a pour conséquence de favoriser les appartenances culturelles du groupe de pairs et d'être moins réceptifs à la transmission culturelle des parents, souvent moins forte par ailleurs. Les lycéens se reconnaissent plus volontiers dans cet agrégat de leur génération. Par ailleurs, les lycéens des milieux favorisés ont plus reçu de leurs parents cette propension à se dépasser soi-même. Elle est nécessaire à la poursuite dans les études supérieures et c'est ce qui manque généralement aux étudiants issus des milieux défavorisée pour réussir car ils se retrouvent démunis face à cette demande de performance individuelle qui était auparavant inutile dans leur quartier d'origine. D'une manière générale, les lycéens sont dans un processus d'affirmation de leur culture lycéenne propre, au détriment de la culture censée être transmise par l'établissement scolaire. On peut penser par exemple à la fin des uniformes scolaires, qui ont été remplacés par les tenues « à la mode » sous peine d'être non par exclus de l'établissement, mais du groupe, ce qui peut être pire. La transmission culturelle verticale est donc réellement concurrencée par la transmission culturelle horizontale.